



PROJECT MUSE®

*Les écrivains et la politique en France. De l'affaire
Dreyfus à la guerre d'Algérie* by Gisèle Sapiro (review)

Frédéric Gugelot

Le mouvement social, Numéro 268, juillet-septembre 2019, pp. 212-214 (Review)

Published by Association Le Mouvement Social



➔ For additional information about this article

<https://muse.jhu.edu/article/746823>

Si cet ouvrage érudit, accompagné d'une bibliographie d'André Léo, patiemment reconstituée et tendant à l'exhaustivité, ainsi que d'une chronologie détaillée, apporte un éclairage inédit sur la vie, l'œuvre et les combats de cette belle figure de femme du XIX^e siècle, Nathalie Brémand souligne dans sa conclusion qu'il ne met pas un point final aux recherches la concernant. Il ouvre, au contraire, la perspective de nouveaux chantiers. Bien des questions restent en suspens. On ne sait pas encore dans quelles circonstances elle fit la connaissance de Grégoire Champseix, son mari, ni à quel moment, et sous quels pseudonymes, elle commença à collaborer à *La Revue sociale*. Et l'on s'interroge encore sur les raisons de son long séjour en Italie, dans une région dont elle désapprouvait pourtant les mœurs patriarcales. De même que son retrait durable de la vie publique dans le dernier quart de sa vie, malgré une vive activité intellectuelle, reste une énigme. Retrait en partie responsable de l'injuste oubli dans lequel elle avait sombré, partiellement réparé par l'ambitieuse synthèse que constitue cet ouvrage.

Anne STEINER

Gisèle SAPIRO, *Les écrivains et la politique en France. De l'affaire Dreyfus à la guerre d'Algérie*, Paris, Éditions du Seuil, 2018, 408 p.

La revendication croissante depuis le XIX^e siècle d'autonomie du monde de la culture permet-elle de faire abstraction des enjeux politiques de la création ? Gisèle Sapiro démontre dans ce livre que la littérature n'échappe pas à cette interrogation, de l'affaire Dreyfus à la guerre d'Algérie, accompagnée d'une réflexion plus contemporaine intitulée « Dépolitisation de la littérature ? ». Son ouvrage recueille des articles déjà publiés, mis à jour et organisés selon une progression qui lui donne son unité. Il permet de saisir l'ampleur et la logique de la production de l'auteure et se révèle une bonne entrée en matière à ses recherches inspirées par Pierre Bourdieu – le livre est d'ailleurs dédié à sa mémoire : « la théorie sociologique de Pierre Bourdieu [...] montre que les choix éthiques, esthétiques et politiques des intellectuels sont étroitement liés, d'un côté à travers les habitus, de l'autre à travers les positions occupées dans l'espace social et dans un champ déterminé » (p. 21).

Le « processus de spécialisation », c'est-à-dire de professionnalisation et d'automatisation du champ politique comme du champ littéraire, modifie les fondements du magistère intellectuel et les règles de l'intervention de l'écrivain hors du champ littéraire. Pour reconquérir une autorité sociale, les écrivains adoptent des modes d'intervention prophétiques, à l'exemple d'Émile Zola lors de l'Affaire. Quatre types de positionnement se dégagent : le notable, l'esthète, l'avant-garde et le polémiste (p. 88). Les catégories politiques de droite et de gauche ne sont opératoires que « réfractées selon la logique propre du champ et si on introduit d'autres divisions, mondain/bohème, "vieux"/"jeunes", installés/avant-garde, rive droite/rive gauche ». Gisèle Sapiro conclut donc que « l'analyse en termes de "droite" et "gauche" ne peut ni ne doit en aucun cas précéder l'étude des principes de structuration propres à cet univers symbolique, où elle se greffe sur des oppositions préexistantes » (p. 80).

En ce qui concerne les implications des écrivains dans la vie publique française, l'auteure rappelle que « les écrivains contribuent à construire et à déconstruire les identités » (p. 13) et produisent des visions du monde concurrentes. Publier apparaît comme une construction sociale qui croise à la fois valeur marchande et esthétique. Même si le monde littéraire a progressivement imposé la primauté de la valeur symbolique sur la valeur marchande, les mots ont un pouvoir idéologique.

Le champ littéraire est donc parcouru de débats sur la responsabilité de l'écrivain, rarement alors de l'écrivaine, sur son rôle dans la société. De quel droit la fiction

peut-elle dire le vrai et le bien ? Au moment où la littérature moderne dissocie Vrai, Beau et Bien, la relation entre la morale de l'œuvre et la morale de l'auteur devient un enjeu essentiel où les auteurs accusés, à l'exemple d'André Gide, défendent la sincérité et la recherche de la vérité de leurs œuvres. Le lecteur est ainsi responsable des leçons d'une fiction. « L'auteur n'est pas un moraliste, mais un anatomiste [...]. Les lecteurs [...] chercheront la vraie moralité », écrit Zola (p. 237).

Gisèle Sapiro note que « la manière d'être écrivain conditionne la manière de s'engager en politique » (p. 29). La littérature peut légitimer une domination ou porter un potentiel subversif, qui voue l'avant-garde non seulement à dépasser les solutions formelles de ses prédécesseurs, mais aussi à proposer des engagements propres plus radicaux. Ces oscillations entre choix divergents reflètent aussi les conditions historiques dans lesquelles elles s'inscrivent. Après la Libération, les écrivains progressistes s'approprient le moralisme, face à une droite coupable de collaboration. En réaction, la droite littéraire se réclame de l'art pour l'art que jusque-là elle condamnait (p. 74).

Or appartenir à un mouvement politique au nom de la cohérence et la continuité entre choix littéraires et politiques ordonne l'œuvre. La littérature d'inspiration fasciste s'ordonne à l'esthétisation de l'idéal politique (chap. 3), celle d'inspiration communiste s'inscrit dans un type d'organisation et de thématiques convergeant avec le réalisme socialiste (chap. 4). Ces engagements se font selon deux modalités : la production idéologique (livres, éditoriaux, pétitions) et l'intervention politique en tant qu'intellectuel organique (expert, conseiller, intellectuel de parti). Si, en 1941, Montherlant n'hésite pas à écrire que la nouvelle Europe en construction sous l'autorité allemande est une « lutte des créateurs contre les créatures, lutte de l'harmonie contre le chaos » (p. 123), ceci ne résout pas le dilemme entre logique militante et autonomie de l'écrivain. Rares sont ceux qui mènent une carrière d'élus (Barrès), de « grand écrivain » de parti (Aragon au Comité central du PCF) ou de ministre (Malraux).

Les modalités de la politisation du champ littéraire (chap. 2) se déploient donc dans des engagements divers, mais aussi à travers des supports et des genres multiples. Le roman ou la poésie peuvent-ils faire mieux connaître les réalités du monde social ? Le roman à thèse est toujours celui de l'autre, alors que votre propre écriture revendique la vérité romanesque. Le recours aux catégories politiques sert de « démarcation des positions dans le champ littéraire » (p. 47), d'autant que les anciens modes de reconnaissance déclinent (salons, écoles littéraires). Ainsi, « plus des trois quarts des écrivains "de gauche" sont des nouveaux venus dans le champ littéraire de l'entre-deux-guerres » (p. 61), quand « les écrivains "de droite" sont dans l'ensemble mieux dotés en toutes espèces de capitaux hérités » (p. 62).

L'écrivain est-il responsable de l'interprétation de ses œuvres ? « La fonction de l'écrivain est de faire en sorte que nul ne puisse ignorer le monde et que nul ne s'en puisse dire innocent » (p. 257), écrit Sartre. C'est tout l'enjeu de l'autonomie de la fiction par rapport au monde réel. Ainsi l'occupation allemande pendant la Seconde Guerre mondiale conduit-elle dans le camp de la résistance à « nationaliser » la littérature en puisant dans les mythes et légendes de la France avant d'ériger en symbole la Résistance en louant héros et martyrs fusillés : la poésie devient alors un recours légitime.

Ces divers exemples révèlent la fécondité de la grille d'interprétation jusque dans la complexité des cas de Céline (p. 147-152), dont l'inscription dans les figures d'extrême droite se cristallise quand il passe de l'avant-garde au polémiste, et de Drieu la Rochelle (chap. 6), hanté par le rêve d'action, entre impuissance sociale et indétermination identitaire. Mais aussi dans le traitement de la « singularité » (p. 324) de Malraux, autodidacte et combattant. Dans l'idéal type de l'avant-garde, il est le seul à avoir réussi « la reconversion dans le champ littéraire d'un capital

politique acquis hors d'un cadre partisan » (p. 343). Le dernier chapitre s'interroge sur le relatif effacement du pouvoir symbolique des écrivains, au croisement de la crise du politique et de l'éclatement des débats et des enjeux. Mais est-ce le champ politique qui n'offre plus d'espace au prophétisme littéraire ou la littérature qui se détourne de l'enjeu politique ? D'autres auteurs, comme Annie Ernaux ou Michel Houellebecq, inventent d'autres formes de saisie de leur époque et de leur société, autant de nouvelles occasions d'appliquer la grille de lecture.

La véracité de l'idéal-type se tempère de complexités, des individus peuvent évoluer ne serait-ce qu'avec « le vieillissement social » (p. 89). G. Sapiro note que « cette structure [...] n'est pas figée » car « elle saisit un état des rapports de force » (p. 84). Elle rappelle que « [c]e sont les ajustements de la trajectoire individuelle à l'évolution de l'espace social et à celle de l'espace des possibles et des pensables constitutif du champ littéraire à un moment donné qui donnent leur sens aux prises de position successives » (p. 215).

Ce livre démontre aussi la difficulté que nous avons tous à échapper aux grandes figures. Il reste donc à dépasser l'auteur pour tenter d'atteindre le lecteur. « L'interprétation d'une œuvre littéraire est tributaire du contexte socio-historique dans lequel elle est lue et des habitudes de lecture de ce temps-là » (p. 211). La grille proposée par Gisèle Sapiro apparaît alors doublement féconde pour son lecteur.

Frédéric GUGELOT